

5

FRÉTILLON,

OU

LA BONNE FILLE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE ;

Gaudichot
PAR MM. MASSON ET PHILIPPE D*** ;

REPRÉSENTÉ,

POUR LA TROISIÈME ET DERNIÈRE FOIS,
SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS, LE 23 AOUT 1829.

Précédé de

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION,

COMÉDIE HISTORIQUE EN TROIS PARTIES.

*Les délicats sont malheureux,
Rien ne saurait les satisfaire.*

LA FONTAINE.

PRIX : 1 FR. 50 C.



PARIS.

R. RIGA, RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE, N. 1.

1829

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION,

COMÉDIE-HISTORIQUE EN TROIS PARTIES.

AVANT.

(Dans une coulisse.)

FRÉTILLON, à l'un des auteurs.

Ah ! mon Dieu, on me fait perdre la tête... Je ne sais plus ce que je dois faire maintenant.

L'AUTEUR.

Qu'est-ce qui arrive ?

FRÉTILLON.

Qu'est-ce qui arrive?... Une lettre du ministère... On me recommande de jouer avec la plus grande retenue, afin de sauver l'inconvenance du rôle... Je croyais cependant...

L'AUTEUR.

L'inconvenance du rôle !... Il n'y a pas un mot risqué... Ne faites pas attention à la lettre, et marquez bien les intentions. (On frappe les trois coups.) Voici le moment décisif... Je vais me placer, avec mon collaborateur, près de la petite porte... Du courage !

UNE VOIX SUR LE THÉÂTRE.

O la maudite glace ! Elle ne veut pas tenir.

LE RÉGISSEUR.

Place au théâtre !... Alphonse y est-il?... Rideau !



PENDANT.

(Dans la salle.)

(Le rideau s'ouvre.)

UN MONSIEUR DU PARTERRE.

Tiens ! un salon !... Ah ! ça mais, ils se moquent de nous ?... Frétillon devrait être dans un grenier.

UN VIEIL HABITUÉ.

Attendez donc, vous allez voir... Ce n'est que le premier tableau.

LE MONSIEUR.

Vous n'avez donc pas lu l'affiche ?... On n'annonce qu'un acte.

VOIX NOMBREUSES DU CENTRE.

Chut !

(Silence.)

LE MONSIEUR.

Voilà déjà trois scènes, et je n'ai pas encore ri.

L'HABITUÉ.

Attendez donc, vous allez voir... Puisque nous sommes aux Variétés, nous rirons, bien sûr.

UN JEUNE HOMME.

Ah! voilà Lhérie... Nous allons nous amuser.

SON VOISIN.

O la bonne perruque!

UN PERRUQUIER, à voix basse.

La pièce n'est pas morale, mais la perruque est bien.

(Silence.)

UN HOMME bien mis, dans une baignoire.

Quel style!... Où sommes-nous?...

UN SOLDAT, au parterre.

Cré coquin! Quel rôle a-t-il donc, ce petit blond-là?

UN HOMME A GROS FAVORIS.

Parbleu! c'est tout bonnement un...

VOIX DU CENTRE.

Paix donc!

(Silence.)

L'HOMME DE LA BAIGNOIRE.

Cela devient par trop immoral.

LE MONSIEUR.

Immoral!...immoral!... Je trouve ça embêtant, voilà tout.

UN JEUNE HOMME AUX STALLES, tout haut.

On ne devrait pas tolérer de pareils ouvrages..... celle-ci surtout.

UN MILITAIRE DÉCORÉ.

Ce qu'il y a de plus blamable, c'est qu'on ait choisi un officier pour remplir un pareil rôle.... Voilà deux affronts que l'armée reçoit en huit jours.

LE MONSIEUR.

Je n'y tiens plus...je siffle, tant pis.

L'HABITUÉ, lui arrêtant la main.

Attendez donc, vous allez voir.

(Le monsieur siffle, cinq ou six échos répondent.)

LE SOLDAT.

Pourquoi donc qu'on siffle? (Le bruit redouble.) Fichtre! taisez-vous donc!... J'entends rien... Cré coquin! v'là 40 sous de flambés.

UNE DEMOISELLE, dans une loge.

Quel dommage qu'on fasse tant de bruit!... J'aurais voulu entendre.

(Le désordre est au comble.)

UNE FOULE DE VOIX.

La toile! la toile!

UN SPECTATEUR DE L'ORCHESTRE, se demenant.

Après la Marchande de Goujons, la Semaine des Amours et

tant d'autres crudités, il ne manquait plus que *Frétillon*....
C'est épouvantable !

UN AMI DES AUTEURS.

Ne vous faites pas tant de mal : celle-ci ne durera pas aussi long-temps que les autres.

(*Le rideau se ferme au bruit des sifflets et des trépignemens.*)

VOIX DU CENTRE.

L'auteur ! l'auteur

VOIX DE TOUS LES CÔTÉS.

Non ! non !

(*Le rideau s'ouvre.*)

DAUDEL, après les trois saluts.

Messieurs, la pièce que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous...

UN PLAISANT.

Ne vaut pas le diable.

UN AUTRE.

Le mot est volé : ça a déjà été dit aux Nouveautés.

DAUDEL.

....Devant vous, est de mademoiselle Sophie.

(*Il se retire.*)

LE PLAISANT.

Ça peut être *Sophie*, mais ça n'est pas gai.

LES VOISINS.

Ha ! ha ! ha !

UN JEUNE HOMME DU PARTERRE.

Dis donc, Coffin, je n'y ai rien compris, au dénouement... Est-ce qu'il l'épouse ?

COFFIN.

Je n'en sais rien, et je m'en fiche... Allons boire un verre de bière au café Dehodenck.

(*Tout le monde sort, et le bruit des conversations se perd dans les corridors.*)

APRÈS.

(*Sur le théâtre.*)

PREMIER AUTEUR, avec un soupir.

Eh bien ?

DEUXIÈME AUTEUR.

Eh bien ?....

(*Ils s'éloignent.*)

FIN DE LA COMÉDIE HISTORIQUE.

PERSONNAGES.

ACTEURS.



CLAUDINE MAILLARD, surnommée FRÉTILLON, filie d'un meunier	M ^{lle} ÉLISA JACOBS.
CHARLES RIMBERT	M. DAUDEL.
CASIMIR, sous-lieutenant en disponibilité.	M. LHÉRIE.
MADAME GOBIN, nourrice.	M ^{me} MILEN.
BERTRAND, portier.	M. ALPHONSE.

(*La scène est à Paris.*)



(*Allant à la porte au fond.*) Le voilà , le portier. (*Madame Gobin paraît.*) Qui demandez-vous ?

MADAME GOBIN.

Mamzelle Claudine Maillard ?

BERTRAND.

C'est ici.

MADAME GOBIN.

Bah ! ici , dans ce beau logement ! (*A part.*) Jean Copeau ne m'avait pas trompée... C'est superbe , tout d' même.

BERTRAND.

Madame est à sa toilette... Si vous voulez l'attendre...

MADAME GOBIN.

Madame!... Claudine Maillard une madame!... Bien vrai?... Là , voyez donc comme Jean Copeau est mauvaise langue.

BERTRAND.

Certainement , que c'est une madame... Ils ont beau dire , les autres , qu'avant d'être ça elle n'était qu'une petite bonne... Est-ce que ça les regarde?... Madame ne fait de mal à personne , et fait du bien à tous ceux qui ont besoin d'elle... Sa conduite est réglée... Croiriez-vous que jamais elle ne rentre passé minuit... sans me donner la pièce ? L'argent ne tient pas dans ses mains , quoi !... Mais comme j'ai soin de toujours tendre la mienne , ça fait qu'il n'y a rien de perdu...

MADAME GOBIN.

Oh ! c'est toujours la même... C'te pauvre enfant , si je m'avais douté qu'elle soye aussi riche , il y a long-temps que j'aurais demandé de ses nouvelles au père Copeau.

BERTRAND.

Oh ! la santé est bonne... Toujours gaie et toujours la chanson à la bouche... De la gaité et un bon cœur... C'est rare...

AIR : *Du Calife de Bagdad.*

C'est une dame aimable et tendre ,
Faisant du bien , vivant gaîment ;
Jamais chez elle on n' fait attendre
Ni le malheur ni l' sentiment.

Car entre eux partageant sa vie ,
Ell' donne , au gré de son envie ,
Tout' sa journée aux malheureux.

MADAME GOBIN , *avec malice.*

Je vois c' qui reste aux amoureux.

BERTRAND.

Mais je m'amuse à bavarder , quand je 'devrais être à ma loge... Ne vous ennuyez pas... elle sera bientôt ici.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

MADAME GOBIN , puis CLAUDINE.

MADAME GOBIN , regardant autour d'elle.

Des beaux meubles d'acajou , ma fine... Des glaces où ce qu'on se mire à se perdre de vue... Des rideaux à toutes les croisées, et tout ça à c'te petite Claudine!... Ah! ben, me v'là un fameux pied à terre pour quand je viendrai chercher un nourrisson.

CLAUDINE , sortant de la chambre à droite. Elle est en négligé du matin , simple , mais élégant ; elle arrive en fredonnant.

Tra la la la ! les demoiselles
Tra la la la ! se forment là.

(S'arrêtant.) Eh ! mais , je ne me trompe pas... C'est vous... c'est madame Gobin !...

MADAME GOBIN.

Eh ! dam oui , que c'est moi , mon enfant... Embrasse-moi donc...

CLAUDINE,

AIR du Maçon : *Travaillons.*

Quel plaisir ! (bis) Ah ! quand je vous revois,
Je retrouve à-la-fois
Tous mes jours d'autrefois.
Oui vraiment je retrouve à Paris
Mes beaux jours du pays.
Près de vous je retrouve à Paris
Mes beaux jours du pays.

ENSEMBLE.

MADAME GOBIN.

Quel plaisir ! (bis) Ah ! quand je te revois,
Je retrouve à-la-fois
Tous mes jours d'autrefois.
Oui vraiment je retrouve à Paris
Mes beaux jours du pays.
Près de toi je retrouve à Paris
Mes beaux jours du pays.

CLAUDINE.

Comment , c'est vous?... Quelqu'un du pays ici?... Je n'en reviens pas...

MADAME GOBIN.

Et moi j'en arrive... Je ne te dirai pas que c'est exprès pour te voir... car je venais rapporter un gros Chérubin de treize mois , et attendre la venue d'un client qui est en retard de huit jours... Il nous manque de parole.

CLAUDINE.

Vous êtes donc toujours nourrice ?

MADAME GOBIN.

Toujours... Mon lait, c'est mon pain... Je ne mange que parce que je nourris les autres.

CLAUDINE.

Vous ne vous en portez pas plus mal.

MADAME GOBIN.

L'état va bien... Cette année-ci, l'enfant donne assez.

CLAUDINE.

Ah! ça, mais je ne vous dis pas de vous asseoir...

MADAME GOBIN.

Merci... Je suis venue en voiture... J'aime mieux rester debout... ça me repose.

CLAUDINE.

A propos, comment va toute la famille?

MADAME GOBIN, *avec volubilité.*

Nous nous portons tous comme des charmes... Suzon est mariée; elle a épousé le grand nez... Jeannette se fait belle fille... J'ai placé Coco dans les fourrages... Il est toujours bête à manger du... Pour en revenir à mon dire, v'là donc que ce matin, dans la rue Sainte-Appoline, je rencontre Jean Copeau... Tu sais bien, Jean Copeau...

CLAUDINE.

Oui, qui était menuisier, et que sa femme faisait...

MADAME GOBIN.

Juste... Il est à présent veuf et fruitier à Paris... Il préfère ces deux états-là... Pour lors, nous nous mettons à jaser, et nous tombons sur les connaissances... Je l'y demande de tes nouvelles. — Claudine Maillard! qu'y m'répond, la nièce au père Chenu, le gros fermier, celle-là que nous avons surnommée...

(*Elle hésite.*)

CLAUDINE.

Frétilton... n'est-ce pas?

MADAME GOBIN.

Eh ben! oui, Frétilton... Dame! je n'osais plus te dire ce nom-là, à présent que tu as de belles robes de soie... Pour t'en revenir, il continue... « Ah! elle est fièrement huppée... « Elle a à c't'heure un beau logement, du mobilier et de la « considération. » Bah! que je m'en vas... Là dessus je prends ton adresse, et je me fais conduire ici dans la voiture des parens du nourrisson.

CLAUDINE.

C'est bien gentil de votre part d'avoir pensé à moi.

MADAME GOBIN.

V'là le raisonnement que je me suis fait en route... C'te chère Claudine, si elle était dans le malheur, j'irais pas la trouver... Faut humilier personne... Elle est riche, je peux pas l'abandonner... Mais à présent tu vas me dire comment c'te fortune-là t'est venue... Car t'en as beaucoup de fortune.

CLAUDINE.

Je vas vous raconter ça... Vous savez que mon oncle Chenu m'avait laissé tout son bien, à condition que je ne sortirais jamais de mon village de Roboise.

MADAME GOBIN.

Et te v'la à Paris... Aussi comme il était dit dans le testament qu'à ton départ l'héritage du père Chenu reviendrait à un de ses petits-neveux, tu n'as pas été plus tôt arrivée ici, qu'il est venu chez nous un beau jeune homme qui a fait valoir ses droits, et qui est au jour d'aujourd'hui maître de la ferme et des vingt arpens.

CLAUDINE.

Est-ce que je pouvais rester à Roboise?... Gérard venait à Paris... L'amour a envoyé promener l'héritage... Arrivés ici tous les deux, nous nous logeons à un cinquième, bien haut, bien petit... juste de quoi contenir le bonheur et quelques chaises... Oui, mais ce bonheur là ne devait pas contenter longtemps Gérard... Un soir, il sort et ne rentre pas... Je l'attends un jour, deux jours, un mois... Je ne l'ai plus revu... Il m'avait quittée pour épouser une grosse veuve et un fonds d'épiceries... Je ne savais que devenir... J'apprends alors qu'un vieux rentier, un M. Michel, cherchait une bonne... Je me présente à lui, je suis acceptée, et depuis, par mes soins, par ma conduite, je parviens à gagner son amitié... Hélas ! trois mois après, il meurt, et me laisse ce mobilier que vous voyez, et quelque argent pour prix de mes soins... Car c'est à ce digne maître que je dois tout ce que je possède... Voilà, mère Gobin, voilà comme cette fortune-là m'est venue.

MADAME GOBIN.

Le vieux célibat est bien estimable... Ce M. Michel était un brave homme, avec ça qu'il va te permettre d'exécuter certains petits projets...

CLAUDINE.

Quoi donc ?

MADAME GOBIN.

Oh ! c'est presque rien... Tu te rappelles qu'en partant tu nous promis, si tu prospérais à Paris, de nous envoyer des beaux fichus, des belles dentelles, et du fin drap pour la famille... Aujourd'hui, t'as du bien... J'entends pas te ruiner, vois-tu ; mais j'achèterai dans le pas cher queuqu's effets pour ton filleul, qu'est usurier, dam ! faut voir.

CLAUDINE.

Je préférerais...

MADAME GOBIN.

Du tout, tu ferais des folies, toi... Moi, je veux seulement pouvoir dire : Nous avons un souvenir de Claudine... C'est une preuve d'amitié... Aussi je choisirai dans le solide.

CLAUDINE.

Oui, oui... Mais, à propos de solide, vous allez déjeuner avec moi.

MADAME GOBIN.

Mais...

CLAUDINE.

Venez, passons dans ma chambre; il y a une seconde sortie... parce que, voyez-vous, j'attends Casimir...

MADAME GOBIN.

Ah! oui... Jean Copeau m'avait déjà dit...

CLAUDINE.

S'il vous a parlé de mon Casimir, il a dû vous dire qu'il est bien gentil... Un sous-lieutenant en disponibilité... Il n'attend que des papiers de famille pour m'épouser... Mais venez, venez.

Air de la Mazourka..

Vite au repas!

Suivez-moi de ce pas;
Claudine vous supplie.

Il est si doux de servir un régal
A son pays natal!

MADAME GOBIN.

M'inviter, c'est mal;

Car à sept heures et demie,
Chez le nourrisson,

J' déjeûnais déjà sans façon.

Mais quand tout-à-coup

On retrouve une ancienne amie,

Un' pays', surtout,

Le cœur est capable de tout.

CLAUDINE.

Vite au repas!

Etc., etc.

MADAME GOBIN.

Vite au repas!

Je te suis de ce pas,

Puisque ta voix m'en prie.

Il est si doux de servir un régal

A son pays natal.

ENSEMBLE.

(Elles sortent à droite.)

SCÈNE IV.

CASIMIR, *seul.*

(Il a une longue redingote boutonnée jusque sous le menton, de petites moustaches blondes et la royale. Il entre négligemment, s'arrête au milieu du théâtre et s'appuie un moment sur sa canne.)

Tiens, elle n'est pas là?... tant mieux... sa gaité me donnerait de la mauvaise humeur aujourd'hui; je sens que ses caresses m'entortilleraient... ça aurait l'air d'un reproche et

... aime pas les reproches des femmes.... ça m'embête.... surtout quand j'ai tort. (*Il va accrocher son chapeau et met sa canne dans un coin.*) Ah! si au lieu d'être une brave fille, Frétilion était une pleurnicheuse, ça ne me serait pas bien difficile d'amener la séparation en douceur.... Je tournerais autour d'une de ces bêtises qui font de l'effet sur les femmes sensibles, je la repêcherais au demi-cercle, à la première larme : « Vous pleurez la belle?... je deteste les yeux rouges, et nini c'est fini ; » un quart de conversion du côté de mon chapeau et en route... Mais avec une femme qui rit de tout, le moyen de se fâcher de quelque chose?... Alors il va donc falloir lui avouer franchement.... quoi?... que je me suis enfoncé, et que demain on m'emballé pour cette Pélagie, si je ne paie pas 1500 fr.... Allons donc, Casimir, mon ami, t'es joli homme, c'est vrai, mais ce n'est pas une raison pour ruiner une femme qui t'aime..... Il ne faut pas que le physique fasse tort au moral.... J'ai mes principes, moi.... je ne recevrai jamais de l'argent d'une amie.... à moins que ce ne soit pour le manger avec elle..... ça, c'est dans l'ordre.... ça rentre dans les usages de la communauté.

AIR : *Vaudeville des Frères de Lait.*

Que ce soit elle ou bien moi qui finance,
 Quand nous allons tous deux nous divertir,
 N'importe ; on peut partager la dépense,
 Lorsque l'on a partagé le plaisir :
 Oui, l'on partage et dépense et plaisir.
 Mais si j'ai fait des dettes d'inconstance,
 Tant pis pour moi, c'est du fruit défendu ;
 Moi seul je dois en payer la dépense...
 C'est bien assez de ce qu'elle a perdu.

(*Il prend une chaise, qu'il fait tourner tout en parlant.*)

Eh bien! oui, je paierai avec le prix de ma main, puisqu'il y a une brave veuve de quarante-cinq ans qui l'estime 30,000 fr. (*Il se place sur la chaise de façon à avoir le dossier devant lui.*) C'est égal, j'éprouvé là un regret.... un remords.... quitter une si bonne fille!.. oui, mais plus rien de l'héritage du défunt.... Il n'y a pas à dire, il faut choisir entre la mairie et la rue de la Clef... des deux manières, je perds ma liberté.... Allons, j'ai choisi..... je m'arrête à la veuve..... ce serait mal d'avouer mon embarras à Frétilion.... Je préfère la tromper.... c'est plus délicat.

SCÈNE V.

CASIMIR, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Tiens! le voilà... et moi qui étais là-dedans à m'ennuyer.

CASIMIR.

Ma foi, je ne m'amusais pas trop ici.

CLAUDINE.

C'est que nous étions trop loin l'un de l'autre.

(Elle prend une chaise et s'assoit près de Casimir.)

Air de l'Artiste.

L'ennui, prenant ses aises,
Venait nous visiter :
Rapprochons bien nos chaises,
Afin de l'écarter.
Grâce à cette malice,
Nous braverons ses coups :
Je ne crains plus qu'il puisse
Se glisser entre nous.

Eh bien ! qu'est-ce que ça veut dire ?... on ne m'embrasse pas ?

CASIMIR, allant pour l'embrasser.

Ah ! c'est juste.

CLAUDINE.

Comment, c'est juste !... Est-ce que j'aime ce ton là, moi ?
Eh ! mais à présent que je vous regarde, vous êtes triste....
embarrassé.... qu'avez-vous donc ?

CASIMIR.

Rien du tout.

CLAUDINE.

Si fait, cet air là n'est pas ordinaire..... est-ce à moi que
vous en voulez ? dites-le et ne restez pas là à froncer les sour-
cils et à faire de vilains yeux noirs.

AIR : *Vaudeville de la Haine d'une Femme.*

Suis-je la cause, je vous prie,
Du chagrin qui vous rend si laid ?
Quand on a tant d'étourderie ;
On ne sait pas tout ce qu'on fait.
Pensez-vous encor qu'à la danse,
Dimanche, un galant m'embrassa ?
(Souriant.) Vous en avez tiré vengeance,
Souvenez-vous de la vengeance...
Ce n'est pas ça, (bis.)
J'eus mon pardon, ce n'est pas ça.

Même air.

S'agirait-il de cette lettre,
Que surprit un œil curieux ?
Quand je daignai vous la soumettre,
Le mot d'amour frappa vos yeux.
Oui, mais ce mot plein de tendresse,
Pour qui donc ma main le traça ?...
Votre nom était sur l'adresse. (bis.)

CASIMIR tire lentement la lettre de sa poche.

Ce n'est pas ça... (bis.)

Tiens ! la voilà, ce n'est pas ça.

Ce n'est pas ça... et ce n'est rien.

CLAUDINE.

Bon! je devine... c'est une perte au billard.

CASIMIR.

Non.

CLAUDINE.

Alors c'est encore une querelle... un duel.

CASIMIR.

Je n'ai pas assez de bonheur pour ça... Hier au foyer du Cirque, je marche sur le pied d'un grand dadais, j'allais lui en demander raison... il me fait des excuses.

CLAUDINE.

Là, je vous y prends.... vous voyez bien que vous avez quelque chose, puisque vous cherchez à vous battre.... aussi je veux que vous m'appreniez....

CASIMIR.

Eh bien! non..... ou plutôt..... (*A part.*) Il n'y a que ce moyen de m'en tirer. (*Haut.*) Puisqu'il faut vous le dire.... je suis jaloux.... je crois que vous pensez toujours au beau danseur de dimanche.... (*A part.*) C'est ça.

CLAUDINE.

Oh! quel détour!... D'abord il n'était pas beau du tout... et puis est-ce que vous ne l'auriez pas su tout de suite?... vous ne me connaissez donc pas?

AIR : *Un jeune Grec sourit à des tombeaux.*

Sans liberté, non, point d'amour :

Si ce cœur, qui pour vous soupire,
Cessait de vous aimer un jour,

(*Montrant la porte.*)

Ce geste saurait vous le dire.

CASIMIR, *parlant.*

Comment! ce geste?

CLAUDINE.

Suite de l'air.

Je ne crains pas ce moment, Dieu merci!

Mais s'il fuyait, l'amour qui nous enivre,

(*Recommençant le geste.*)

Je vous avertirais ainsi,

Non pour le ramener ici,

Mais pour vous prier de le suivre :

Oui, je vous prierais de le suivre.

CASIMIR.

Ah! c'est ce geste qui... je m'en souviendrai. (*A part.*) Si elle voulait le faire tout de suite, ça me rendrait un fier service pour le quart d'heure.

CLAUDINE.

Il ne s'agit pas de réfléchir, il faut me répondre et me dire la vérité.

CASIMIR.

Eh! je viens de vous la dire.... Voyons, changeons de conversation, où je m'en vais.

CLAUDINE.

Ah! vous vous en allez?... et où serez-vous mieux qu'auprès de moi?... Qui s'intéressera à vous comme Claudine?... Les autres vous enverront promener avec votre tristesse... et j'aurais bien envie d'en faire autant, si je n'étais pas si égoïste.

CASIMIR.

Egoïste!.. vous, petite mère?... vous avez donc oublié l'histoire de Gérard, l'héritage de votre oncle?

CLAUDINE.

Qu'est-ce que ça dit ça?... Ce que j'ai fait pour lui n'était pas un sacrifice; j'en ferais autant pour vous..... dites-moi que vous avez besoin de tout ce que j'ai....

CASIMIR.

Non parbleu! je ne dirai pas ça. (*A part.*) Et il faut que je la quitte! allons.... du courage.

(*Il va prendre sa canne et son chapeau.*)

CLAUDINE.

Vous partez?

CASIMIR.

Oui, je vais faire une course. (*A part.*) Chercher un acompte sur ma main.... mon capital de 30,000 fr.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BERTRAND.

BERTRAND.

Pardon, monsieur, madame, il y a là une personne qui demande à voir l'appartement.

CASIMIR.

Je me sauve par l'autre porte.

BERTRAND.

Peut-on faire entrer?

CLAUDINE.

Oui.

(*Bertrand sort.*)

CASIMIR.

Adieu.

CLAUDINE.

AIR : *Entendez-vous, c'est le tambour.*

Quoi! vous partez?

Vous me quittez?

Si Claudine encor vous est chère,

Plus de secret, plus de mystère;

De tout savoir,

Elle a l'espoir.

Quelque chagrin peut maintenant
Bannir, hélas ! votre allégresse ;
Mais à la porte, en revenant,
Laissez, laissez votre tristesse.
Ah ! vous partez, etc.

CASIMIR.

ENSEMBLE.

Adieu, je pars, jusqu'au revoir.
Ma Claudine m'est toujours chère.
Entre nous deux point de mystère :
Mon seul chagrin, elle a pu le savoir.

(Il sort à droite.)

SCÈNE VII.

CLAUDINE, CHARLES RIMBERT, BERTRAND.

BERTRAND, à Charles.

Vous avez vu l'anti-chambre et la salle à manger... tout ça dans la même pièce.

CHARLES.

Pardon, madame, je vous-dérange peut-être?...

CLAUDINE.

Du tout, monsieur. (*A part.*) C'est étonnant..... ce jeune homme ressemble....

CHARLES, à part.

Elle est fort bien, cette femme-là. (*A Bertrand.*) C'est ici le salon?

BERTRAND.

Oui, monsieur.

CHARLES, désignant la porte à droite.

Et par là?

BERTRAND.

C'est la chambre à coucher... Si madame permet?...

CLAUDINE.

Vous pouvez entrer.

CHARLES, regardant Claudine.

Jusqu'à présent tout ce que j'ai vu est charmant.

BERTRAND.

C'est logeable.

CHARLES.

Madame, puisque vous le permettez...

(Il passe dans la chambre à droite, suivi de Bertrand.)

BERTRAND, revenant sur ses pas.

Ah ! j'oubliais... c'est une lettre qu'un commissionnaire vient d'apporter.

CLAUDINE.

Donnez.

(Bertrand suit Charles.)

SCÈNE VIII.

CLAUDINE, *seule.*

Voyons cette lettre; je gage que c'est encore une déclaration. (*Ouvrant la lettre.*) Juste! c'est d'un monsieur dont je ne connais pas le nom... Alexandre Bouginier, rue des Vieilles Audriettes, n. 26... Un amour du Marais, ça doit être drôle. (*Retournant la lettre du côté de l'adresse.*) Le port n'est pas payé... tendresse économique. (*Lisant.*) Tiens! mais il n'est pas question de sentiment... il ne s'agit que de Casimir... on m'engage à m'entendre avec ses amis pour acquitter une dette de 1500 fr., si je ne veux pas qu'il soit conduit demain à Sainte-Pélagie... Sainte-Pélagie! qu'est-ce que j'apprends là?... Certainement que je ne le veux pas... Voilà donc le motif de sa mauvaise humeur... et il m'en faisait mystère! Ces hommes, c'est fièrement cachotier toujours... aussi je le gronderai, quand je l'aurai tiré de ce mauvais pas là... oui, mais comment?... 1500 fr., et je n'ai rien.... c'est égal, c'est noble de sa part de ne m'avoir rien dit, et je veux... (*Avec élan.*) Oui, je trouverai le moyen d'arranger ça, et je n'aurai besoin de m'entendre avec personne....

Air de Lantara.

Car si, dans cette circonstance,
 Tous ses amis l'obligeaient par hasard,
 De sa vive reconnaissance
 Chacun de nous aurait sa part:
 Je n'aurais donc qu'une légère part.
 Il faut qu'aucun d'eux ne l'assiste,
 De tout payer l'amour me fait la loi:
 Pour partager je suis trop égoïste,
 Je veux avoir tout le plaisir pour moi.

SCÈNE IX.

CLAUDINE, CHARLES, BERTRAND.

BERTRAND.

Vous avez tout vu... c'est beau et pas cher : douze cents francs, le sou pour livre et la bûche.... examinez encore. .. Je descends à ma loge.

(*Il sort.*)

CLAUDINE.

Il paraît, monsieur, que vous n'êtes pas encore décidé?

CHARLES.

Si fait, madame, l'appartement me convient beaucoup... ce qui m'a séduit peut-être, c'est l'ameublement.

CLAUDINE.

L'ameublement?

CHARLES.

Il est d'un goût!.. Il n'y avait qu'une femme pour choisir aussi bien.

CLAUDINE, *à part.*

Que dit-il?... si je pouvais... Casimir serait sauvé.

CHARLES.

Aussi... c'est peut-être une indiscretion..... mais j'allais vous prier de me donner l'adresse de votre tapissier.

CLAUDINE, *avec intention.*

Pour faire meubler ce salon absolument de même ?

CHARLES.

Absolument... enfin, je veux, tout en étant chez moi, me croire encore chez vous... C'est une illusion qui ne vous offensera pas, j'espère.

CLAUDINE.

O mon Dieu, si peu, monsieur, que si vous voulez, il n'y sera rien changé... les choses resteront comme elles sont.

CHARLES.

Vous consentiriez à me céder ce mobilier?

CLAUDINE, *vivement.*

À l'instant même.

CHARLES.

En vérité, je suis trop heureux... Arrivé d'hier à Paris pour prendre possession d'un emploi, je m'étais logé dans un hôtel voisin, guettant le premier appartement libre.

CLAUDINE.

Alors concluons le marché.

CHARLES.

Très-volontiers... Combien vous a coûté votre mobilier?

CLAUDINE, *hésitant.*

Ce qu'il m'a coûté..... à moi?... (*Vivement.*) On l'a payé 2,000 fr. ; je vous le cède pour 1500 fr... ça vous convient-il?... Il ne m'est pas possible de perdre davantage aujourd'hui.

CHARLES.

Loin de disputer avec vous sur le prix, je vais à mon hôtel chercher la somme.

CLAUDINE.

Oui, dépêchez-vous... la journée avance ; et demain il ne serait plus temps.

CHARLES.

Comment?... est-ce que vous partez?... Ne resterez-vous pas dans le voisinage?

CLAUDINE.

Peut-être.

CHARLES.

Je le voudrais... c'est si agréable d'avoir une jolie voisine ! pour moi surtout qui ne connais personne ici.

CLAUDINE.

Mais allez donc, nous parlerons de cela à votre retour.

CHARLES.

Air du *Siège de Corinthe*.

J'obéis et pars au plus vite;
Un ordre de vous est si doux !
A presser mes pas tout m'invite;
Car je dois revenir près de vous.

CLAUDINE.

ENSEMBLE. { Croyez-moi, partez au plus vite,
Puisque mes ordres vous sont doux,
A vous presser je vous invite,
Car j'attends, et je compte sur vous.

CHARLES.

J'obéis, etc.

(Il sort.)

SCÈNE X.

CLAUDINE, seule.

Allons, ça va bien... ce jeune homme est très-gentil, et certainement que... Eh bien ! à quoi donc vais-je penser, moi ? C'est de Casimir qu'il s'agit... comme mes idées s'embrouillent facilement ! Cependant je viens de mettre de l'ordre dans mes affaires ; il ne me reste absolument rien, plus d'appartement, plus de meubles... Je logerai... je ne sais où... mais que m'importe, pourvu que Casimir ne couche pas en prison !

Air nouveau de M. Blanchard.

Non, non, je n'ai pas de regrets,
L'amour, par des bienfaits,
Dit-on, s'augmente encore.
Je devrais du retour,
Car j'échange en ce jour
Peu de bien contre beaucoup d'amour.

Mais ainsi que Gérard,
Serait-il, par hasard,
Inconstant un beau jour ?... Je l'ignore.
Ah ! Gérard, quel plaisir
Promettait l'avenir !...

(*Gatment.*)

Mais je dois penser à Casimir.

Non, non, je n'ai pas de regrets, etc.
O jeune homme charmant
Qui sauves mon amant !
Reviens vite, à présent je t'implore.
Quand il va revenir,
Il me faudra partir...

(*Tendrement.*)

N'est-ce pas pour revoir Casimir ?

Non, non, je n'ai pas de regrets, etc.

Où vais-je aller à présent ? car le nouveau locataire va vouloir emménager tout de suite.... Eh ! mais, j'y pense.... s'il voulait..

SCÈNE XI.

CLAUDINE, CHARLES, BERTRAND, *chargé d'une malle.*

CHARLES, *à Bertrand.*

Portez cette malle dans la chambre voisine, puis vous retournerez à mon hôtel. (*Allant à Claudine.*) Vous le voyez, je suis de parole. (*Lui présentant trois billets de 500 fr.*) Voici le prix du marché.

CLAUDINE.

Maintenant, monsieur, vous êtes maître de tout ici.

CHARLES, *la regardant.*

Je le voudrais bien.

CLAUDINE, *à part.*

Envoyons vite à ce M. Bouginier.... (*Elle va se mettre à table pour écrire.*) Vous permettez que j'écrive chez vous?

CHARLES

Dites donc chez vous... Je n'ai pas encore pris possession.

CLAUDINE, *écrivait.*

Alors, c'est chez nous qu'il faut dire.

CHARLES.

C'est encore mieux. (*A Bertrand qui sort de la chambre.*) Mon ami, vous allez à présent...

CLAUDINE, *se levant.*

Je voudrais avant tout donner une commission à votre portier.

CHARLES.

Mais disposez de tout ici, madame.

CLAUDINE.

C'est trop aimable.

BERTRAND.

Je suis aux ordres de madame.

CLAUDINE.

Ecoutez bien.

(*Elle lui parle bas, pendant le monologue de Charles.*)

CHARLES, *à lui-même.*

Ainsi me voilà chez moi, meublé comme une jolie femme, et sans avoir eu de frais d'imagination à faire... c'est un excellent marché que j'ai trouvé là.

CLAUDINE, *à Bertrand.*

C'est bien convenu.

BERTRAND.

Oui, madame, je demanderai les billets ou un reçu.

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

CHARLES, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Maintenant, il ne me reste plus qu'à vous donner quittance de ces meubles.

CHARLES.

A quoi bon ?

AIR : *Le luth galant qui chanta les amours.*

Si quelque jour vous réclamez ce bien,
De votre erreur loin de me plaindre en rien,
J'y trouverais, madame, un trop grand avantage.
Mon sort serait bien doux,
Pardonnez ce langage,
Si vous vouliez parfois, visitant mon ménage,
Le croire encore à vous.

CLAUDINE, *qui a écrit pendant le couplet.*

Pour qu'il n'y ait pas de ces erreurs-là, voici le reçu... A présent vous êtes bien chez vous...

CHARLES.

J'y suis parfaitement... Il y a dans cet ameublement une foule de détails dont on va faire honneur à mon goût.

CLAUDINE, *à part.*

Voilà le moment de lui dire... Mais comment va-t-il prendre ça?... N'importe.

CHARLES.

Enfin, je suis logé comme un chef de division... Et c'est très-agréable pour un commis.

CLAUDINE.

Sans doute... L'appartement...

CHARLES.

Est fort joli... Seulement un peu grand... surtout quand on est seul... Je ne sais pas comment je m'y retrouverai... Quant au mobilier, il est complet; et pourvu que j'aie près de moi quelqu'un pour en prendre soin...

CLAUDINE.

C'est à quoi je pensais.

CHARLES.

Je crois que je l'ai trouvé... Bertrand, le portier... Hein? Qu'en dites-vous?

CLAUDINE.

Je ne suis pas de votre avis... Un homme... Est-ce qu'il saurait avoir pour vous de ces petits soins, de ces attentions qui ajoutent tant au bien-être de la vie?

CHARLES.

Vous avez raison... Je choisirai une femme... Oui, je prendrai une bonne femme de ménage qui viendra tous les matins.

CLAUDINE.

Vous n'y pensez pas... Aura-t-elle le temps d'étudier vos goûts... elle qui ne pourra vous apporter chaque matin qu'un dévouement et une fidélité de deux heures?

CHARLES.

Tenez, je crois que vous avez une personne à me recommander...

CLAUDINE.

Justement... Oh! celle-là, c'est une bonne fille... Du moins tout le monde le dit.

CHARLES.

Est-elle jeune?

CLAUDINE.

De mon âge.

CHARLES.

Et... jolie?

CLAUDINE.

On le lui a dit si souvent, qu'elle a fini par en croire quelque chose.

CHARLES.

Vous m'en répondez?

CLAUDINE.

Son meilleur certificat est le testament de son dernier maître.

CHARLES.

Présentée par vous, je l'accepte.

CLAUDINE.

Bien vrai?... vous me le promettez?... Alors, monsieur, je cours la chercher.

(Elle sort à droite en courant.)

CHARLES.

Mais arrêtez!... Écoutez-moi...

SCÈNE XIII.

CHARLES, BERTRAND.

CHARLES.

Comment! elle va me l'amener à l'instant? elle l'a donc sous la main? (*Appelant.*) Bertrand!... Il n'y a pas à dire, il faut que je le congédie... Bertrand!

BERTRAND.

Voilà, monsieur, je me dépêche... Oh! je ne vous ferai jamais attendre, allez... Dès que vous m'appellerez...

CHARLES.

Oui, mais je ne vous appellerai plus.

BERTRAND.

Comment! monsieur, est-ce que vous seriez déjà mécontent de mon service?... Je n'ai encore rien fait...

CHARLES.

Ce n'est pas ça... j'ai trouvé une petite bonne, qu'on me dit charmante... Elle sera ici dans un moment.

BERTRAND.

Et vous me la préférez?... Une inconnue?

CHARLES.

Parbleu ! vous êtes un homme, vous... Est-ce que vous sauriez avoir pour moi de ces petits soins, de ces attentions qui ajoutent tant au bien-être de la vie ?

BERTRAND.

Ah ça ! mais, cette bonne...

CHARLES.

Eh ! vous devez la connaître... Elle est dans la maison.

BERTRAND.

J'y suis !... C'est la grosse Toupette... Vous appelez ça une petite bonne, vous?... Elle est de cette dimension-là... Et puis elle a la main malheureuse... Elle est casuelle comme tout.

CHARLES.

Toupette?... Ah ! c'est Toupette qu'elle veut me donner... Grand merci !...

BERTRAND.

Est-ce assez vexant !... moi qui a refusé ce matin cinq ménages pour vous...

CHARLES, *lui donnant de l'argent.*

C'est juste... voilà votre mois... Ah ! mon Dieu !... j'entends... Sauvez-vous... elles viennent !...

BERTRAND, *en comptant.*

Par l'escalier dérobé?... C'est toujours les femmes qui m'a fait du tort.

CHARLES, *le poussant.*

Sortez vite !...

(Bertrand sort par le fond.)

SCÈNE XIV.

CHARLES, CLAUDINE, *en costume de paysanne.*

CHARLES.

Que vois-je ?

CLAUDINE.

AIR : *C'est moi qui suis votre époux. (Léocadie.)*

C'est moi (*ter*) qui viens vous servir :
Ne me refusez pas ce qui n'est qu'un plaisir :
Car ici le bonheur, avec ce doux emploi,
Va commencer pour moi. (*bis.*)

ENSEMBLE.

CHARLES.
Eh ! quoi ! c'est vous ici qui venez me servir ?
Devais-je donc attendre un semblable plaisir ?
Le bonheur, si vraiment vous preniez cet emploi,
S'établirait chez moi. (*bis.*)

CLAUDINE.

Me voilà, monsieur; j'attends vos premiers ordres.

CHARLES.

Mais je ne puis vous croire... Vous me trompez... Vous vous jouez de moi!

CLAUDINE.

Du tout... Vous ne savez pas qu'avant d'être maîtresse ici je servais celui à qui ce mobilier appartenait... Il me le laissa en héritage... Maintenant je n'ai plus rien... Aussi, après avoir fait la dame, je reprends gaiement l'habit du pays et le tablier de servante.

CHARLES.

Mais vraiment je ne sais si je dois...

CLAUDINE.

Ah! dame! monsieur, voyez... Si je ne vous conviens pas, je servirai d'autres maîtres... Cependant je vous aurais donné la préférence...

CHARLES, *vivement.*

Je vous prends au mot... C'est que j'étais si loin de m'attendre!... Pouvais-je penser?...

CLAUDINE.

AIR: *Et voilà tout ce que je sais. (Léocadie.)*

Je reprends, en devenant bonne,
L'ancien emploi que j'avais en ce lieu.

CHARLES.

Permettez qu'alors je vous donne
Un baiser pour denier-à-Dieu.
Acceptez mon denier-à-Dieu.

CLAUDINE.

Je le veux bien, et de tels avantages
Paieront assez mes soins affectueux.

(Charles embrasse Claudine.)

Pour moi ce sont là de doux gages...
Mais voilà (*bis*) tout ce que je veux.
J'accepterai toujours ces gages,
Mais voilà tout ce que je veux.

Ah! ça, comment vous nommez-vous?

CLAUDINE.

Claudine.

CHARLES.

J'aime beaucoup ce nom-là... J'ai déjà eu quelques obligations à quelqu'un qui le portait.

CLAUDINE.

Ainsi, tout est bien convenu... Si vous voulez, j'entrerai de suite en condition...

CHARLES.

A l'instant même.

CLAUDINE.

En ce cas, commençons... Oui, mais il faut qu'un maître soit assis... C'est de rigueur... *(Elle va chercher un fauteuil)*

CHARLES.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites ? C'est trop lourd pour vous.

CLAUDINE.

A nous deux , alors...

CHARLES, *portant le fauteuil avec elle.*

Oui , voilà comme on s'entr'aide... Mais vous allez vous asseoir à côté de moi , parce qu'il faut convenir de nos faits pour aujourd'hui...

(*Il va chercher un autre fauteuil.*)

CLAUDINE.

Eh ! mais , voilà que vous me servez à présent.

CHARLES.

Oh ! j'agirai toujours ainsi... J'entends qu'il y ait réciprocité d'égards.

CLAUDINE.

Mais ce sera charmant.

CHARLES.

Voilà mes conditions...

AIR : *De Beethoven.*

Qu'ainsi chaque jour
Entre nous deux tout se partage,
Et que , sans détour,
Chacun enfin dans le ménage
Serve à son tour.

CLAUDINE.

Claudine pour servir,
Et pour vous obéir,
Sera , devant témoins,
Aux petits soins.

CHARLES.

Et lorsque aux ennuyeux
J'aurai fait mes adieux,
Claudine, on vous rendra
Tous ces soins-là.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Qu'ainsi chaque jour
Entre nous deux tout se partage,
Et que , sans détour,
Chacun enfin dans le ménage
Serve à son tour.

CHARLES.

Ainsi , voilà notre conduite réglée pour toujours.

CLAUDINE.

Oui ; mais , avant tout , il faut que je termine une affaire , que j'écrive... C'est une lettre qui m'intéresse beaucoup... et peut-être vous aussi... Je reviens à l'instant... Adieu.

(*Elle entre dans la chambre à droite.*)

SCÈNE XV.

CHARLES, *seul.*

Jen'en reviens pas... Cette femme... quitter aussi gaiement sa parure de dame pour prendre !... En voilà, de la philosophie.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Qu'il en est loin, ce fat plein d'arrogance,
 Auquel son vieil habit déplaît !
 Car il lui dit, aux jours de l'opulence :
 Rappelez-vous que vous étiez valet.
 Claudine peut, sans crainte et sans faiblesse,
 Reprendre ses premiers atours...
 Ils lui diront, l'embellissant toujours :
 Tu peux encore être maîtresse.

(*Il s'assoit.*)

SCÈNE XVI.

CHARLES, *assis* ; CASIMIR.

CASIMIR, *entrant vivement.*

Où est-elle?... Où est-elle?... Ma chère Claudine !... (*S'arrêtant à la vue de Charles étendu dans un fauteuil.*) Tiens ! quel est donc celui-là ?

CHARLES, *à part.*

Eh bien ! Mais il paraît qu'on entre chez moi sans façon.

CASIMIR, *relevant son chapeau.*

Dites donc, monsieur... sans vous interroger, peut-on vous demander ce que vous faites là ?

CHARLES, *toujours assis.*

Sans m'interroger, non... Mais vous pouvez me le demander, et je veux bien vous répondre... Je suis chez moi.

CASIMIR.

Chez vous ?

CHARLES.

Sans doute... Cela vous étonne ?

CASIMIR, *se frappant le front.*

Eh ! non, parbleu... J'y pense maintenant... L'appartement était à louer, et il paraît que vous êtes...

CHARLES.

Le nouveau locataire... Précisément.

CASIMIR

En ce cas, vous avez raison... Vous êtes chez vous, ici. (*Indiquant le fauteuil.*) Oui ; mais là-dedans ?

CHARLES, *froidement.*

Là-dedans, je suis encore chez moi.

CASIMIR.

Alors, ça se complique. (*A part.*) Oh ! oh ! Est-ce que Frétilton...

CHARLES, *se levant.*

Tenez, puisque j'ai commencé, je vous dirai tout... En

louant cet appartement, j'ai aussi acheté le mobilier de la dame qui l'habitait.

CASIMIR, *vivement.*

Hein?... Plaît-il?... Qu'est-ce que vous me dites-là? Vous avez acheté le mobilier de Clau... (*se reprenant*) de Fré... de cette dame?...

CHARLES.

Oui.

CASIMIR, *éclatant.*

Qu'est-ce que j'apprends-là!... Comment! elle a vendu tout ce qu'elle avait? et c'est pour me sauver!... Ah! mon cher ami, si vous saviez quelle âme, quel cœur, quelle générosité, quel...

CHARLES.

Comment?...

CASIMIR.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Je suis sauvé par la plus tendre amie :
Victime, hélas! d'un arrêt inhumain,
J'allais partir pour Sainte-Pélagie ;
Je me mettais en route dès demain !
Mais une femme était sur le chemin.
Reçois l'encens que ta bonté réclame,
Toi, que jamais le malheur n'attendra,
Sexe charmant!... Ah! oui, je le sens-là,
C'est un trésor que le cœur d'une femme...
Mon créancier vient de m'apprendre ça.

CHARLES, *à part.*

Eh! quoi! c'est pour cet homme qu'elle a tout sacrifié?... Claudine!... Et moi, qui ai pu me flatter un instant... oh! il n'y faut plus penser...

CASIMIR.

Eh bien! mon cher ami, avec tout ça, je suis un monstre, un scélérat, un sans cœur...

CHARLES.

Vous?

CASIMIR.

Oui, mon cher ami, cette femme qui a tout fait pour moi, je la trompais, je la trahissais...

CHARLES.

Comment?

CASIMIR.

C'est comme je vous le dis, mon cher ami... Sachant qu'elle n'avait plus rien, c'est à une autre que je m'étais adressé. . Une veuve, qui prenait ma main pour trente mille francs... Eh bien! elle a refusé de payer ma liberté quinze cents... Dès que j'ai parlé de dettes, elle m'a mis à la porte... Moi, mon cher ami!... Je revenais au désespoir, quand j'ai rencontré le père Bouginier, et appris que Clau- ne avait tout acquitté... Pendant que la riche bourgeoise

me mettait à la porte, la pauvre fille vendait tout ce qu'elle possédait, pour moi.

CHARLES.

Un pareil trait suppose un amour...

CASIMIR.

Oh! oui, je peux me flatter qu'elle m'aime, celle-là, et surtout qu'elle n'en aimera jamais d'autre... aussi, je cours...

SCÈNE XVII.

CHARLES, CASIMIR, CLAUDINE.

CLAUDINE, *une lettre à la main, à part.*

Casimir!...

(Elle s'arrête, puis étend lentement sa main vers la porte du fond.)

CASIMIR, *courant vers elle.*

Claudine!... *(S'arrêtant.)* Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois?... ce geste...

AIR : *Un jeune Grec.*

(A part.) Oui, c'est vraiment le signal convenu :

Eh! quoi, sitôt!... Il est venu bien vite...

Obeïssons, car j'étais prévenu;

Et par malheur, je le mérite.

Écoutez moi...

CLAUDINE.

N'allez pas oublier

Que bien éteint le feu ne peut revivre.

CASIMIR.

Eh! quoi, j'ai beau vous supplier!

L'amour a donc suivi le mobilier?

CLAUDINE.

Et vous savez qui doit le suivre.

Rappelez-vous qui doit le suivre.

(Casimir hésite un moment, puis regarde Charles en souriant, fait un geste de résignation et sort. Claudine déchire la lettre qu'elle tenait.)

CHARLES.

Ah! par exemple, voilà que je n'y comprends plus rien.

SCÈNE XVIII.

CLAUDINE, CHARLES.

CHARLES.

Comment! vous le renvoyez?

CLAUDINE.

Ah! mon Dieu, oui.

CHARLES.

Après avoir tant fait pour lui?

CLAUDINE.

Que voulez-vous? (*Mettant la main sur son cœur.*) C'est fini.

CHARLES.

Mais vous êtes une femme incompréhensible.

CLAUDINE.

Du tout... Vous voyez bien qu'il m'a comprise tout de suite...

CHARLES.

On ne pourrait en trouver une semblable à vous.

CLAUDINE.

Si fait... nous sommes toutes de même... seulement, je suis peut-être plus franche que les autres.

CHARLES.

Enfin, en apprenant le sacrifice que vous avez fait pour lui, j'ai cru que vous le chérissiez, et je me disais : Celle qui agit ainsi envers un amant, est capable de tout.

CLAUDINE.

Oh ! de tout... excepté d'aimer toujours.

CHARLES.

Que m'apprenez-vous-là?

CLAUDINE, *à voix basse.*

Notre secret... mais n'en dites rien... toutes ne l'avoueraient pas.

CHARLES, *avec feu.*

Tenez, Claudine, votre bon cœur, votre légèreté et surtout votre franchise vous rendent à la fois la meilleure et... la plus dangereuse des femmes... car il faut, malgré soi, qu'on vous aime...

CLAUDINE, *souriant.*

On me l'a déjà dit.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, MADAME GOBIN, MARCHANDS, *portant des paquets.*

MADAME GOBIN, *aux marchands.*

Voyons, posez tout ça là, messieurs, et attendez dans l'antichambre.

CLAUDINE.

Ah ! mon Dieu, c'est la mère Gobin...

CHARLES.

Qu'avez-vous ?

MADAME GOBIN.

Là... il y en a pour toute la famille... (*Descendant la scène.*) Ah ! te voilà, mon enfant... Tiens ! sous ce costume?... oh ! que c'est bien, de ta part, de me faire une surprise comme celle-là !... Vrai, je serai plus à mon aise avec toi, maintenant que t'as ton déshabillé du pays.

CLAUDINE, *avec embarras.*

Mère Gobin, vous vous êtes bien pressée de faire vos emplettes.

MADAME GOBIN.

Comment ! pressée !... Mais je pars ce soir... aussi, j'ai été vite en affaires... Ne crains pas, cependant, il y en a pour tout le monde... Toile de coton, molleton, linon, dentelles, etc... mais dans le bon marché... ça ne monte qu'à deux cents francs.

CLAUDINE.

Deux cents francs ! et qu'est-ce qui paiera tout ça ?

MADAME GOBIN.

Toi.

CLAUDINE.

Est-ce que je le peux ?

MADAME GOBIN.

Voyons, ne dis donc pas de bêtises... Les contrariétés, ça peut faire du tort à une nourrice... une grande dame comme toi !...

CLAUDINE.

Une grande dame !... vous avez donc donné la dedans ?... Cette belle toilette que vous m'avez vue, c'était à madame... je l'essayais par curiosité seulement... car je n'ai jamais cessé d'être servante...

MADAME GOBIN.

Je ne te crois pas.

CLAUDINE.

Demandez plutôt à monsieur, qui est mon maître...

MADAME GOBIN.

Son maître !... ah ! monsieur, si vous saviez... (*S'arrêtant.*) Eh ! mais, dites donc, vous, la bas ! à présent que je vous dévisage, il me semble que je vous connais.

CHARLES.

Moi aussi, je vous ai vue quelque part...

CLAUDINE.

Comment ?...

CHARLES.

Attendez, que je me rappelle...

MADAME GOBIN.

Oh ! j'y suis... Comment, c'est vous qu'êtes le maître de Claudine ?

CHARLES.

Elle vous l'a dit.

MADAME GOBIN, *à Claudine.*

Et c'est toi qu'es la servante de monsieur ?

CLAUDINE.

Certainement.

MADAME GOBIN.

Eh bien ! c'est pas juste... toi qui l'as enrichi.

CHARLES.

Enrichi!... ce serait Claudine Maillard?...

MADAME GOBIN, *vivement.*

Oui, de Roboise. (*A Claudine.*) Et voilà monsieur Charles Rimbart, ton cousin, celui qui a eu l'héritage de l'oncle Chenu.

CLAUDINE.

Charles Rimbart!... Aussi, j'avais trouvé une ressemblance...

CHARLES.

Claudine, je n'étais que le dépositaire de votre fortune... je vous prie de la reprendre.

CLAUDINE.

Elle est bien à vous.

CHARLES.

Oh! non, je ne saurais la remettre en de meilleurs mains.

CLAUDINE.

Bah! elle n'y fera, je gage, que glisser et disparaître... mais puisque vous le voulez absolument... Eh bien! je n'en suis pas fâchée... au moins la mère Gobin gardera ses emplettes.

MADAME GOBIN, *mettant la main sur sa poitrine.*

Ah! ça m'ôte quelque chose de là-dessus. (*A Claudine.*) Ah! ça, tu vas revenir au pays gérer tes biens... tu seras grosse fermière...

CLAUDINE.

Chargez-vous-en... je reste à Paris.

CHARLES

Au moins, vous ne serez plus ma bonne?

CLAUDINE, *le regardant avec malice.*

Votre bonne?... Non...

AIR: *Gentille Bachelette. (Bergère chatelaine.)*

Aimant, donnant sans cesse,
L'amour qui m'enivra,
Déjà de la richesse
Deux fois me délivra.
Plus heureuse que sage,
Je puis, selon mes vœux,
Parfois sur mon passage
Faire encor des heureux.
Grâce à cet héritage,
Claudine, on le croira,
N'en restera pas là. (*bis.*)

TOUS LES TROIS.

Grâce à cet héritage,
Claudine, on le croira,
N'en restera pas là.

20 JJ 63

FIN.